

DÎNER
À MONTRÉAL

PHILIPPE BESSON

DÎNER À MONTRÉAL

Roman



VOIR DE PRÈS

© Éditions Julliard, Paris, 2019
© 2020, Voir de près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-216-5

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

« C'est toujours l'histoire d'un garçon
qui s'en va et d'un autre qui attend son
retour. »

Andrew McMillan,
Le Corps des hommes

Je vous ai parlé de Paul Darrigrand.

Je vous ai parlé de ce jeune homme aux yeux noirs, qui venait jadis me retrouver dans ma chambre d'étudiant à Bordeaux ; c'était en 1989. Je vous ai parlé de notre amour clandestin, vécu dans le plus bel âge, tandis que je valsais dangereusement avec la mort ; de cet amour inabouti, finalement renvoyé au néant, à la fin d'un été.

Je vous ai avoué également que j'avais fini par revoir Paul. Longtemps après.

À Montréal, où il travaillait alors. J'étais de passage au Québec pour

la promotion d'un de mes romans. Ma présence dans une librairie était annoncée ; c'est comme ça qu'il avait su.

Souvenez-vous : il s'était présenté devant moi, un exemplaire à la main. Dans la file d'attente, il avait patiemment attendu son tour.

Il n'avait pas changé. Pas du tout. J'avais été saisi de constater qu'on pouvait demeurer intact, identique, étant moi-même tellement devenu un autre. Mais je m'étais comporté comme si tout était normal, comme s'il n'y avait pas la surprise, l'ébahissement et la fébrilité soudaine.

On avait d'abord échangé des paroles banales. À propos de la ville, de la météo, de son travail (je n'avais

pas compris ce qu'il faisait, peut-être que je n'écoutais pas vraiment) et de je ne sais plus quoi encore.

Je ne lui avais pas demandé s'il était toujours marié, j'avais simplement remarqué qu'il ne portait pas son alliance.

Il ne m'avait pas demandé comment j'allais. Mais il avait dit qu'il avait de mes nouvelles par les livres (oui, il avait employé cette expression, *j'ai de tes nouvelles par les livres*, je l'avais imaginé les achetant peu après leur publication, les lisant vite, trop vite sans doute, y cherchant à son corps défendant une trace de ce que nous fûmes l'un à l'autre, la débusquant quelquefois, sans savoir si cette découverte était une douleur ou un baume).

Et puis, c'était venu, brusquement, en une seconde, l'intimité, entre nous : il m'avait demandé si *je lui en avais voulu*.

Je l'avais fixé, il était très beau et très vulnérable, je m'étais alors souvenu de sa beauté d'avant, de ses lourdes boucles brunes, de la rondeur de ses épaules, de son ventre où je posais ma tête, je m'étais souvenu de la rue Judaïque, des étreintes et des départs, je m'étais souvenu de sa voix dans le combiné du téléphone les soirs d'hôpital, j'avais imaginé qu'il parlait de la rupture, de la fin de notre histoire, de cette béance, et de nos existences qu'il avait bien fallu sauver après ça, et, sans ciller, je lui avais répondu que non.

J'avais ajouté, dans un sourire : qu'est-ce que tu veux, il y a des gens

comme ça, qu'on exonère de tout reproche, même si c'est injuste, même si c'est incompréhensible.

En retour, il m'avait dévisagé longuement et il m'avait semblé que des larmes affleuraient. J'avais cessé de sourire.

Il avait juste dit : moi, je m'en suis voulu.

Ce que je ne vous ai pas raconté, c'est ce qui s'est passé juste après.

Mais commençons par être précis puisque tout récit mérite exactitude et que les circonstances, à certains égards, sont déterminantes : l'année où cette rencontre se produit, c'est 2007.

Vous savez, cette année qui s'ouvre avec l'envoi par George W. Bush de vingt mille soldats supplémentaires en Irak tandis que le lieutenant Ehren Watada comparaît devant la cour martiale de Fort Lewis pour avoir refusé de partir combattre en arguant que cette guerre « basée sur des mensonges » avait un caractère « illégal et immoral ». Pendant

ce temps, Steve Jobs présente au monde le tout premier iPhone. En France, on se prépare à élire un nouveau président, Maurice Papon est inhumé avec sa décoration de commandeur de la Légion d'honneur, Michel Polnareff remonte sur scène après de nombreuses années d'absence. Ce sont ces choses-là qu'on voit aux actualités, qu'on lit dans les journaux. Je pourrais assurer que je m'y intéresse, mais en fait non. Ou plutôt pas vraiment. J'entends le fracas du monde, le clapotis des péripéties mais rien ne s'accroche, rien ne demeure. J'écris des livres, je suis dans l'écriture, qui isole, qui retranche.

Je viens d'avoir quarante ans. J'affirme à qui veut m'entendre que ce basculement m'est indifférent. Je mens,

bien sûr. J'ai compris que la jeunesse s'est définitivement enfuie – tout dans mon apparence en témoigne, et puis j'ai égaré l'espièglerie, la vivacité, je suis devenu sérieux – et je devine que tenter de m'y raccrocher aurait désormais quelque chose de pathétique : il serait même préférable de renoncer aux résidus d'insouciance, de légèreté, ne serait-ce que pour ne pas paraître ridicule. Je songe que cet âge me paraissait canonique quand j'avais vingt ans. Je prends conscience que ce sont presque vingt années, justement, qui se sont écoulées depuis le baiser de Paul sur ma balafre, son adieu, la séparation actée dans un appartement inconnu, jamais revu, des Buttes-Chaumont.

Le mois, c'est avril.

Nous sommes dans cette saison qui n'en est pas une au Québec : le printemps ; ce laps de temps très court qui débute avec la fonte des neiges et s'achève avec les premières chaleurs, on passe du blanc au vert, du givre à la douceur en quelques semaines à peine, parfois quelques jours. Quand je débarque, l'hiver a presque fini de céder, il subsiste encore ici ou là – je les aperçois derrière la vitre du taxi – des étendues blanches et froides, des blocs de glace hors d'atteinte qui s'égouttent mais les arbres sont déjà feuillus, les érables se gorgent de sève et les gens dans les rues se sont débarrassés des manteaux, des anoraks qu'ils portaient sans discontinuer depuis près de six